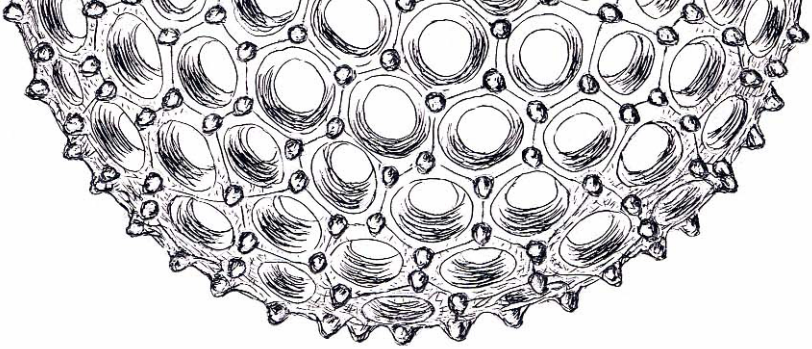

UN FÉMINISME OU DES FÉMINISMES ?

— Nicole Van Enis ∫ 2017 —

BARRICADE
CULTURE D'ALTERNATIVES

La question est souvent posée, des réflexions sous forme d'accusations souvent entendues. Ce pluriel insinuerait que les féministes ne savent pas ce qu'elles veulent, qu'elles ne sont pas d'accord, se divisent sur des questions pour lesquelles chacun-e est prêt-e à jurer qu'il n'y a qu'une seule bonne réponse. Notre tendance à vouloir rapidement des solutions simples à des problèmes complexes, qu'ils soient d'ordre personnel ou politique, nous conduit souvent à dénigrer ou dévaloriser celles qui nous paraissent plus difficiles d'accès, celles qui remettent en question des certitudes. « Les féminismes », ce pluriel qui peut paraître inadéquat à certain-es – tant l'idée d'unité et d'harmonie est consensuelle – indique cependant la complexité – et donc l'intérêt – des questions posées par la pensée et le mouvement féministe.

« LA FEMME » OU « LES FEMMES » ?

Les mots sont porteurs de plus de sens qu'il n'y paraît au premier abord. Avant les années 70, on parlait le plus souvent de « La femme », même au sein des mouvements féministes (qui se nommaient alors plus volontiers « mouvements féminins »). Petit à petit un autre vocabulaire s'est imposé, soulignant la diversité des femmes mais aussi l'aspect collectif de leurs luttes : « Plutôt que de parler de *la* femme, le nouveau féminisme (années 70) se réfère *aux* femme*s,* féminin pluriel, exprimant davantage la solidarité de groupe et la mobilisation nécessaire pour provoquer un changement de société[1]. »

Sandra Harding, philosophe américaine, sensible notamment à la prise en compte des vies marginalisées, nous invite à penser à partir des expériences des femmes, « penser à partir de vies multiples qui entrent souvent en conflit, chacune d'entre elles étant elle-même traversée par des engagements multiples et contradictoires[2] ».

Les expériences des femmes sont bien visiblement extrêmement diverses. Nul besoin de préciser qu'elles sont la moitié de l'humanité, ou même un peu plus. Et pourtant parler de « la femme » est encore fréquent et réducteur. Cette formulation au singulier renvoie à un discours essentialiste, stéréotypé, la femme serait femme car elle en aurait les caractéristiques physiques et le comportement social qui doit l'accompagner. Françoise Picq[3] déplore le retour (ou la persistance…) de cette expression : « On s'est battues très fort contre "la" femme. On avait réussi à ce que cela ne se dise plus, mais c'est très enraciné, cette expression revient. Or la femme, cela n'existe pas, c'est une représentation inventée (par la société patriarcale). Quand on dit par exemple

1 Marie Denis, Suzanne Van Rokeghem, *Le Féminisme est dans la rue — Belgique 1970-1975 —,* éd. Pol-His, p. 193, 1992.

2 Citée par Delphine Gardey (dir.), *Le Féminisme change-t-il nos vies ?,* éd. Textuel, 2011.

3 Historienne et sociologue, auteure de *Libération des femmes — Les Années-mouvements,* éd. Seuil, 1993.

la journée de la femme[4], cela fait un peu fête des mères (qui n'a rien à voir avec une journée de revendications pour les droits des femmes). »

SE REVENDIQUER « FÉMINISTE » NE VA PAS DE SOI

De même que les femmes sont diverses, les définitions et expériences du féminisme ne sont pas homogènes. Il y a des variantes au sujet de ce que la société estime être des attitudes féministes. Ce qu'on en pense et ce qu'on entend dire au sujet du féminisme est encore plus vaste! En conséquence, l'acceptation du qualificatif *féministe* pose problème à certaines femmes qui pourtant s'intéressent aux questions d'égalité et de justice sociale. Si pour certaines c'est une fierté, se dire féministe en public n'est pas toujours facile, être étiquetée comme « la féministe de service » à qui on demande avec ironie son avis « féministe » sur tous les sujets, n'est pas facile à assumer.

Les tentatives de décrédibilisation passent aussi par les mots, insultes ou moqueries. Des expressions telles que « connasses[5] » ou « idiotes inutiles, généralement laides, dénuées de féminité et seules[6] » ou, plus paradoxales, « mal baisées » n'incitent pas à se mettre dans le camp des militantes…

Christine Delphy écrivait : « Bien que le *Mouvement de libération des femmes (MLF)* ait revendiqué le terme "féministe" dans les années 70, la connotation péjorative l'a rapidement emporté ensuite. […] une féministe française est une salope frustrée[7]. »

De nombreux mots qui se terminent en « *-isme* », tels que communisme, pacifisme, etc. indiquent souvent une perspective critique sur le monde asso-

4 *Voir* notre article « Le 8 mars — Journée de "La Femme"? Journée de transmission? », *Barricade,* 2017.
> www.barricade.be

5 « Les Féministes de *La Barbe* insultées par des parlementaires », *in Les Inrocks.*
> www.lesinrocks.com/inrocks.tv/les-feministes-de-la-barbe-insultees-par-des-parlementaires

6 Insultes citées dans la revue *Axelle* n°194, p. 7.

7 Christine Delphy & Houria Bouteldja, « Fadela Amara, soumise à l'ordre post-colonial », *in L'Humanité,* 25 juin 2007.

ciée à une certaine forme de radicalité. Ils sont évocateurs ou annonciateurs de bouleversement des habitudes et/ou de conflits, ce qui dérange. Ce que les féministes savent justement faire, comme l'écrit Vinciane Despret, c'est « faire des histoires[8] », d'ailleurs, « nos désirs font désordre » proclame le slogan. De son côté, Delphine Gardey[9] parle de « travail critique de sape des normes ». Prendre sa vie en main en remettant en question l'ordre des genres est rarement perçu comme un signe d'autonomie mais plutôt comme une provocation, une position de révolte. Ne pas accepter la place qui est donnée aux femmes dans la société, contester l'assignation aux rôles liés à son sexe est d'ailleurs une thématique transversale du féminisme. Sortir des clous peut coûter cher, en termes de rejet notamment.

Ajoutons que certaines féministes sont perçues comme « trop féministes », trop radicales[10], trop agressives, ce qui n'est pas une qualité féminine comme chacun-e sait. Avec les mêmes comportements déterminés, un homme sera plus rapidement évalué comme assertif, sûr de lui. Un homme politique passionné sera qualifié de persévérant tandis qu'une politicienne passionnée sera qualifiée d'hystérique. Par ailleurs, une mécompréhension des termes tels que « domination masculine » provoque des réactions de défense « je ne suis pas féministe parce que je ne suis pas contre les hommes ! »

Plus pénible encore est l'agressivité de certaines féministes vis-à-vis d'autres. C'est cela aussi la diversité, même si exprimer ses désaccords peut se faire sans vouloir nuire. Un article sur le blog de Christine Delphy[11] est intéressant à ce sujet. Il développe les tensions entre les opinions des féministes radicales et l'idéologie féministe libérale. « On nous a nourries de mots-clés sans substance comme "choix" et *"empowerment"*, et on nous a incitées à poursuivre l'égalité au lieu de la libération […] Si le féminisme libéral a séduit un vaste auditoire, c'est précisément parce qu'il ne menace pas le *statu quo* […]

8 Vinciane Despret & Isabelle Stengers, *Les Faiseuses d'histoires,* éd. La Découverte, 2011.

9 Delphine Gardey (dir.), *op. cit.,* p. 119.

10 Rappelons que « radical » vient de « racine ». Le féminisme radical entend faire remonter les causes des injustices entre hommes et femmes à la racine, c'est-à-dire au système patriarcal.

11 > https://christinedelphy.wordpress.com/2017/05/25/prendre-les-problemes-a-la-racine a-propos-des-jeunes-femmes-et-du-feminisme-radical/

Toute analyse critique des choix personnels, comme le préconise le féminisme radical, est devenue un facteur de discorde, malgré sa nécessité pour impulser tout changement social d'importance […] Si les puissants sont à l'aise avec le féminisme qui se dit prosexe – c'est parce que ces formes de féminisme ne présentent aucun défi pour les hiérarchies où s'ancre leur pouvoir. » Selon l'auteure un tel féminisme ne permettrait aucun changement social important et serait sans utilité pour la libération des classes opprimées.

D'un autre côté, en adoptant une grille d'analyse libérale, « le féminisme "pro-sexe", issu du milieu *queer,* voit en la sexualité un domaine qui doit être investi par les femmes et les minorités sexuelles. En faisant "du corps, du plaisir et du travail sexuel des outils politiques dont les femmes doivent s'emparer", il s'oppose au courant abolitionniste du féminisme radical[12] ». On le voit, ces deux positions apportent des réflexions complémentaires mais, en partant de présupposés différents, permettent-ils d'égale manière de faire avancer la cause de toutes les femmes ?

UN « MOUVEMENT » SOCIAL

Le féminisme est le « mouvement social des femmes » comparable au mouvement social des ouvriers à la différence cependant que le féminisme n'a pas de leader reconnu, de chef-fe que l'on pourrait suivre. Florence Aubenas et Miguel Benasayag dans le livre *Résister, c'est créer*[13] tracent des similitudes entre le mouvement féministe et ce qu'ils appellent la « nouvelle radicalité », dans le sens où aucun de ces deux mouvements n'a jamais « considéré la prise de pouvoir comme un objectif final et le bureau des gouvernants comme ce lieu où il suffirait de s'installer pour changer le monde […] Resté hors de la course au pouvoir, le mouvement féministe continue à dire ce qu'il y a à dire (sur les conditions des femmes) ».

12 > https://fr.wikipedia.org/wiki/F%C3%A9minisme_pro-sexe

13 Miguel Benasayag & Florence Aubenas, *Résister, c'est créer,* éd. La Découverte, 2008, p. 21-23.

C'est un projet en constante construction, il n'est pas figé parce que les données historiques changent, que les enjeux évoluent ou sont parfois malheureusement remis en question comme c'est le cas pour le droit à l'avortement. En effet, des propositions de lois diverses émanant de groupes conservateurs un peu partout en Europe tentent de faire reculer les droits reproductifs des femmes conquis à partir des années 70.

Par définition, un « mouvement » est quelque chose qui n'est pas fixe, c'est un travail en cours permanent qui se construit et évolue au fil du temps, des enjeux et de l'Histoire.

UNE QUESTION DE LIBERTÉ INDIVIDUELLE ?

Si une prise de conscience individuelle est la première étape avant la mise en commun des injustices, il serait réducteur de parler de féminisme lorsqu'on a affaire à des stratégies purement individuelles. Cependant certaines démarches d'émancipation individuelle sont présentées comme féministes telles les injonctions à « se soucier de soi » et la poursuite du « bien-être », à travers notamment les méthodes de développement personnel. Or, c'est la mise en commun des problématiques, la politisation des questions, qui fait toute la richesse de la démarche féministe et permet de lutter contre le système de domination patriarcal. Telles y contribuent les plateformes récoltant les témoignages[14] de sexisme, de harcèlement de rue ou de viol ou encore le mouvement *« I need feminism[15] »* où femmes et hommes postent leur photo accompagnée de pancartes indiquant leurs motivations féministes.

À la question : « Est-ce que vous considérez que le néo-libéralisme représente actuellement la plus grande menace pour le féminisme ? », Meghan Murphy[16],

14 > www.lemonde.fr/big-browser/article/2017/01/12/paye-ta-schnek-ta-robe-ton-taf-a-quoi-servent-les-recueils-de-temoignages-de-sexisme-en-ligne_5061626_4832693.html

15 > http://knowyourmeme.com/memes/who-needs-feminism

16 Meghan Murphy est rédactrice et journaliste indépendante, fondatrice du site web *Feminist Current.*
>www.isabelle-alonso.com/meghan-murphy-balance

féministe radicale, répond : « le néo-libéralisme est destructeur de tous les mouvements parce que, à la racine, il est centré sur l'individualisme tandis que ces mouvements ont (ou sont censés avoir) pour objectif une libération collective. C'est pourquoi on les appelle "mouvements", et non "c'est ce que j'ai envie de faire en ce moment au nom de ma liberté individuelle alors allez vous faire voir si ça ne vous plaît pas". »

L'idée que le féminisme est purement une question de choix individuel a infiltré le mouvement et a convaincu beaucoup de gens que le féminisme se résume à des femmes qui se sentent bien, ou *« empowered »*. Bien sûr, se sentir bien, c'est très bien mais ça n'a rien à voir avec le fait de libérer les femmes de la violence et de l'oppression patriarcale. Cela révèle un manque de prise de conscience du contexte historique et global de l'oppression des femmes.

Le « choix » et la « liberté » sont de plus en plus placés en dehors de tout contexte d'inégalités, qu'elles soient économiques ou sociales[17].

DES REVENDICATIONS COMMUNES MALGRÉ NOS DIFFÉRENCES

Ce que les femmes ont en commun, au-delà des différences de classe sociale (il est bien étudié que les violences domestiques concernent tous les milieux sociaux) ou de couleur de peau, c'est qu'elles subissent des violences sur la seule base de leur appartenance au sexe féminin. Ces violences, sexuelles, physiques, injonctions à la maternité, exclusion partielle des postes décisionnels et de la vie publique, confinement à des emplois sous-payés, limitation dans leur choix affectif à l'hétérosexualité etc. se manifestent partout dans le monde, même si la domination masculine qui les motive revêt selon les cultures et les classes des formes variables.

L'enjeu pour former un mouvement et formuler des revendications est de trouver des points communs, des lieux de complicité, en tant que femme sans

17 *Voir* à ce sujet notre article « Prostitution — Qu'apporte la réflexion féministe ? », *Barricade,* 2017.
> www.barricade.be

nier nos différences socio-économiques et culturelles, nos histoires. Pour bell hooks[18], féministe noire américaine, « Les femmes n'ont pas besoin d'éradiquer leurs différences pour se sentir solidaires les unes des autres. Nous n'avons pas besoin d'être toutes victimes d'une même oppression pour toutes nous battre contre l'oppression. »

En introduction au paragraphe suivant, posons cette question essentielle avec Christine Delphy[19] : « Comment éviter que les féministes, victimes comme toutes les femmes d'un faux universel, ne forgent à leur tour un "universalisme ethnocentrique" qu'elles imposeraient aux autres dominé-e-s ? Autrement dit, peut-on sortir de l'enfermement de classe, de race et d'origine pour former ensemble, féministes noires, blanches, de l'Ouest, de l'Est, du Nord, du Sud, d'« origine immigrée » ou « de souche », « allochtones » ou « autochtones », un seul mouvement féministe, sans inégalités, sans dominations internes ?

L'INTERSECTIONNALITÉ

Au fil du temps, des femmes de différents milieux sociaux-économiques, de différentes cultures, religions, des femmes racisées, des lesbiennes, ont revendiqué leurs particularités dénonçant la trop grande place dans le mouvement d'un discours européocentré ou d'une vision très occidentale, celle des dominants. Par cette nouvelle approche, appelée « intersectionnalité », les sciences humaines, sociales et politiques analysent les rapports de pouvoir du point de vue de leurs multiples dimensions : de genre, de sexualité, de couleur, de classe.

18 Citée par Lulia Hasdeu, « Un féminisme "décolonial" est-il possible ? », *in* Delphine Gardey (dir.), *op. cit.,* p. 82.

19 Christine Delphy, « Antisexisme ou antiracisme ? Un faux dilemme. », 2017.
> http://lmsi.net/Antisexisme-ou-antiracisme-Un-faux#nh10
(Texte initialement paru en 2006 dans la revue *Nouvelles Questions féministes.*)

C'est l'intersectionnalité composant une vie qui permet de mettre au jour les rapports de domination[20]. Lulia Hasdeu de son côté parle de « féminisme décolonial », militantisme qui a vocation à « dénonce[r] conjointement le sexisme, le racisme, et l'aristocratie méprisante des États démocratiques[21] ». Construire un féminisme croisant dominations de race, de travail, de génération, etc. est un défi permanent qui mobilise nos mémoires collectives.

Francine Sporenda dans un article[22] particulièrement intéressant prend position dans le débat concernant l'accusation de « féministe blanche bourgeoise » venue indirectement du courant intersectionnel. Cette accusation est efficace, puisqu'elle divise les femmes.

Francine Sporenda la rejette en ces termes : « Au départ, ce concept d'intersectionnalité est parfaitement valide et nécessaire : que certaines femmes subissent des discriminations multiples qui se combinent synergiquement pour les placer en situation d'extrême vulnérabilité est une évidence. […] On a le droit de le déplorer mais c'est un fait: la théorie féministe occidentale a été largement une invention bourgeoise. […] (Mais) traiter une femme de "féministe bourgeoise blanche", c'est récuser qu'elle puisse être opprimée – discriminée, victime de violences et même tuée – sur la seule base de son appartenance de sexe ; c'est donc nier la légitimité politique du féminisme et ne valider comme catégories d'oppression que le classisme et le racisme. Les hommes de gauche ont pendant longtemps ignoré ou nié cette oppression spécifique des femmes. » Parler de féminisme intersectionnel ou inclusif ne signifie donc certainement pas exclure des oppressions multiples la dimension de genre, de sexe comme le sous-entendrait l'exclusion des féministes bourgeoises blanches. Elles aussi peuvent être opprimées par le système patriarcal tout en étant privilégiées socialement.

20 Lire la rencontre avec Donna Haraway dans la revue du mouvement *Vie Féminine, Axelle,* septembre 2017, n° 201.

21 Lulia Hasdeu, *op. cit.,* p. 83.

22 Francine Sporenda, « Féminisme intersectionnel — Antiracisme & Anticapitalisme au service de la domination masculine », 2016.
> https://revolutionfeministe.wordpress.com/2016/11/06/feminisme-intersectionnel-lantiracisme-et-lanticapitalisme-au-service-de-la-domination-masculine/

CONCLUSIONS

La diversité serait-elle un aveu de faiblesse ? La pluralité du mouvement est parfois présentée comme un risque d'affaiblissement, de vulnérabilité mais elle peut aussi être revendiquée comme un signe de vitalité jusque dans ses controverses. Vinciane Despret écrit dans la préface de *Féminismes pluriels*[23] que « prendre acte des controverses et des dissidences, et rendre compte, dans le même mouvement, qu'aucune manière de le faire ne soit elle-même sujette à controverses et à conflits n'a rien donc d'un aveu de faiblesse ; cela traduit le caractère ouvert, compliqué, actif et performatif d'une histoire qui se rejoue en s'écrivant, et qui ne cesse de se réécrire en s'emparant de nouveaux problèmes, en travaillant de nouvelles questions ».

La diversité des points de vue, la variété, voire les oppositions justifient l'utilisation de ce pluriel. Louise Toupin[24] précise : « Il n'y a pas de théorie générale du féminisme. Il y a plutôt des courants théoriques divers qui cherchent à comprendre, chacun à sa façon, pourquoi et comment les femmes occupent une position subordonnée dans la société[25]. » En effet, si le constat d'oppression des femmes est commun, les avis divergent sur les causes de cette situation. Comment pourrait-il en être autrement compte tenu de la diversité des réalités vécues par les femmes ? De ce constat découle également une grande variété de stratégies de changement.

On l'aura compris, si les terrains de lutte concernent toutes les femmes, les solutions proposées par les féministes sont influencées par des clivages transversaux, telles les appartenances socio-économiques, culturelles et religieuses, philosophiques ou leurs options politiques. Elles sont aussi influencées par l'Histoire et le contexte culturel. Selon la période et le cadre politique, si le constat d'oppression est commun, les positions divergent sur les causes de

23 Nicole Van Enis, *Féminismes pluriels,* éd. Aden, 2012.

24 Chercheuse indépendante et chargée de cours en études féministes au Département de science politique de l'Université du Québec à Montréal et à l'*Institut d'études des femmes* de l'Université d'Ottawa.

25 Louise Toupin, « Les Courants féministes », 1997.
> http://netfemmes.cdeacf.ca/documents/courantso.html#t2

cette oppression et surtout, sur les stratégies à développer pour y mettre fin. Le mouvement féministe dans sa grande diversité prend la couleur du temps et des lieux qu'il investit[26].

Nicole Van Enis, octobre 2017

26 *Voir* Christine Bard (dir.), *Dictionnaire des féministes : France — XVIII-XXIe siècle,* éd. PUF, 2017.

POUR ALLER PLUS LOIN

- Elsa Dorlin, *Sexe, race, classe — Pour une épistémologie de la domination,* éd. PUF, 2009.
- Delphine Gardey, *Le Féminisme change-t-il nos vies ?,* éd. Textuel, 2011.
- Patricia Hill Collins (avec la contribution de), *La Pensée féministe noire —Savoir, conscience et politique de l'*empowerment, éd. du Remue-ménage, 2016. (Sur les systèmes d'oppressions croisées.)
- Nicole Van Enis, *Féminismes pluriels,* éd. Aden, 2012.

Sans oublier la controverse…

« Pourquoi il faut mettre fin aux féminismes – Pour une théorie politique radicalement féministe »
> https://beyourownwomon.wordpress.com/2012/07/03/pourquoi-il-faut-mettre-fin-aux-feminismes

2017

- *Imaginer l'avenir des villes,*
  Pablo Servigne [étude] ;

- *L'Allocation universelle – Entre révolution et nostalgie,*
  Collectif *Le Ressort ;*

- Demain, *le film – Les marchands d'espoir,*
  Steve Bottacin ;

- *Le 8 mars – Journée de « La Femme » ? Journée de transmission ?,*
  Nicole Van Enis.

BARRICADE
CULTURE D'ALTERNATIVES

Lieu d'émancipation collective et de création d'alternatives, *Barricade* expérimente dans les domaines culturels, sociaux et économiques depuis 1996.

Barricade est engagée dans différents mouvements sociaux et citoyens ainsi que dans le développement de projets économiques alternatifs dont la visée commune est de promouvoir l'égalité et la justice sociale. Depuis 2010, nos publications s'inscrivent dans ce contexte et sont le fruit d'une démarche de recherche-action. *Barricade* est également un espace public de débat permettant la rencontre des paroles citoyennes, militantes, syndicales, associatives, académiques & politiques. Enfin *Barricade* constitue un lieu d'accueil pour de nombreux collectifs et associations, et tout simplement un lieu d'échanges et de convivialité. C'est tout ça *Barricade.*

ANALYSES ET ÉTUDES

Toutes nos analyses sont disponibles sur notre site **www.barricade.be** et gratuitement en imprimés, rue Pierreuse 15 – 4000 Liège via la librairie Entre-Temps, la librairie de Barricade.

AGENDA DE NOS ACTIVITÉS

Rejoignez-nous sur **Facebook** ou inscrivez-vous à notre newsletter sur **www.barricade.be**
Recevez gratuitement le PDLM, notre revue bimestrielle, en nous contactant par mail à **info@barricade.be** ou par téléphone au **04 222 06 22**

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Wallonie

éditeur responsable et composition /
jérôme becuwe, asbl barricade
rue pierreuse 21 - 4000 liège - 2017